

Micro-histoire d'un candide toujours prêt à continuer le combat

À propos de *Madame H.* de Régis Debray

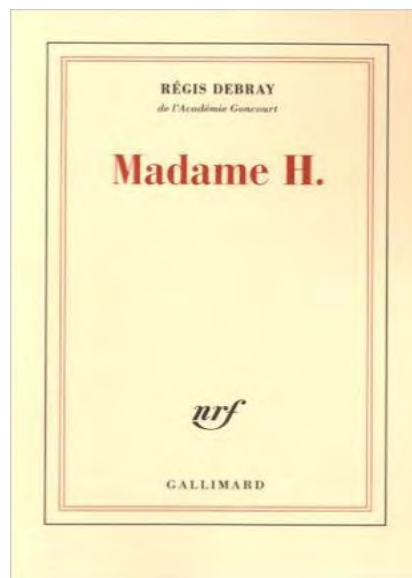
Jean-Michel Saussois
Sociologue

Histoire juive : un rabbin se confie à un autre rabbin et lui dit ressentir qu'il est bien peu de chose en ce bas monde, son collègue lui répond qu'il ressent la même chose que lui. Les deux rabbins ravis de leurs confidences partagées marchent alors tranquillement dans la rue et rencontrent un passant qui les interpelle et qui se met à se lamenter sur son sort ; les deux rabbins interloqués se regardent : mais pour qui se prend-il celui-là ?

Cette histoire m'est venue à l'esprit en lisant le dernier ouvrage de Régis Debray, au titre étrange de *Madame H.* H c'est le grand H de la grande Histoire et le fil conducteur du livre c'est de dire que la grande dame, l'Histoire, a filé aux abonnés absents, qu'il ne nous reste plus qu'un tout petit h à se mettre sous la dent, condamnés à nous résigner à un bonheur rabougri qu'il nous faut en plus gérer. Là est le constat amer d'un écrivain. Pas de n'importe quel écrivain, un écrivain du nom de Régis Debray. Il s'autorise à se lamenter sur son sort mais pas n'importe quel sort.

J'ai toujours suivi de loin Régis Debray. Son nom évoque celui qui a rencontré Fidel Castro à l'âge de vingt-cinq ans, celui qui a côtoyé Che Guevara dans la jungle bolivienne, qui a vécu de près l'expérience chilienne du temps d'Allende. C'est aussi un écrivain de l'intime qui sait se mettre en scène sans concession, personnage baudelairien « *Je suis la plaie et le couteau !! Je suis le soufflet et la joue !! Je suis les membres et la roue/Et la victime et le bourreau* ». Comme pour s'en excuser, car cela semble contraire aux apparences, il écrit : « *je ne fais pas bon ménage avec moi-même* ». *Héautontimorouménos*, bourreau de soi-même. Il y a chez cet écrivain ce que Walter Benjamin (Kraus, 1990, p. 39) observait chez Karl Kraus, « *la vitalité de son style est cependant l'image de lui-même telle qu'il la porte en soi pour l'exposer sans la moindre indulgence* ». Debray c'est aussi l'anti-Brassens dont il écoutait pourtant les chansons sur son Teppaz 45 tours mais visiblement pas toutes, *Toi l'Auvergnat* plutôt que *Mourir pour des idées*.

*Encore s'il suffisait de quelques hécatombes
Pour qu'enfin tout changeât, qu'enfin tout s'arrangeât
Depuis tant de "grands soirs" que tant de têtes tombent*



*Au paradis sur terre on y serait déjà
 Mais l'âge d'or sans cesse est remis aux calendes
 Les dieux ont toujours soif, n'en ont jamais assez
 Et c'est la mort, la mort toujours recommencée
 Mourrons pour des idées, d'accord, mais de mort lente
 D'accord, mais de mort lente*

Debray voulait mourir pour des idées, non pas de mort lente mais de mort subite, prêt à combattre au nom d'un idéal. Tout se passe comme s'il se sentait coupable de ne pas être mort en héros, à peine né pour mourir sur le plateau du Vercors, trop jeune pour se faire parachuter sur la cuvette de Diên Biên Phu ; il aurait pu rejoindre les parachutistes en Algérie mais son aversion pour la torture l'en dissuade. Lors du putsch d'Alger, le 21 avril 1961, le jeune étudiant de la rue d'Ulm croit enfin son heure arrivée : le gouvernement affolé exhorte les Parisiens à aller à pied, à cheval ou en voiture pour barrer la route au premier régiment étranger de parachutistes. Mais, à sa grande déception, rien ne se passe. Debray dans sa jeunesse étudiante aurait voulu faire la guerre et ne faisait que l'amour. Reste alors l'aventure dans la jungle en Bolivie avec le Che mais elle tourne court à Camiri. Temps éprouvant pour le *compañero* qui se voit moisir quatre ans en prison en attendant une sortie négociée à la fois par des officiers boliviens progressistes et par ses ennemis de classe, avec sa mère à la manœuvre. « *Famille je vous hais* » disait Gide (1978/1897). Difficile alors de sortir la tête haute de ce fiasco à la fois géopolitique et personnel. Le héros n'arrive décidément pas à mourir en héros et sa reconversion en nègre le confine dans un placard situé quand même dans le grand Palais de la République. C'est de là qu'il écrira ses grands discours flamboyants pour un Président épris de symboles, comme d'entrer seul au Panthéon, une rose rouge à la main. Madame H. est de retour. Par la bouche du Président devant le monument de la Révolution à Mexico, il ressuscite Che Guevara le 20 octobre 1981 dans un discours qui restera dans l'Histoire de la diplomatie française comme *Le discours de Cancún*.

— *Salut aux humiliés, aux émigrés, aux exilés sur leur propre terre qui veulent vivre et vivre libres.*
 — *Salut à celles et à ceux qu'on bâillonne, qu'on persécute ou qu'on torture, qui veulent vivre et vivre libres.*
 — *Salut aux séquestrés, aux disparus et aux assassinés qui voulaient seulement vivre et vivre libres.*
 — *Salut aux prêtres brutalisés, aux syndicalistes emprisonnés, aux chômeurs qui vendent leur sang pour survivre, aux indiens pourchassés dans leur forêt, aux travailleurs sans droit, aux paysans sans terre, aux résistants sans arme qui veulent vivre et vivre libres.*

Non sans délectation, Debray dévoile au lecteur les secrets de fabrication d'écriture de ces discours officiels. Il nous confie par exemple que le discours d'investiture du Président lui a été inspiré par le cistercien Joachim de Flore (1130-1202), un discours à trois temps, le temps du règne du Christ, ensuite celui de l'Antéchrist avant le règne de l'Esprit. Le nègre Debray fait alors un copier/coller en distinguant trois temps, le temps de Jaurès et Blum, puis le temps de Pompidou et Giscard pour céder la place au troisième temps, le temps où va enfin souffler l'esprit du programme commun de gouvernement. Ni vu ni connu, le tour est joué. Dans cette prison dorée, il côtoiera « *un bébé énarque, crocodile à l'élevage tombé là par hasard, répondant au nom de François Hollande, aussi étranger à la guerre des pronunciamientos qu'à la guerre des Gaules* » (p. 97). La dent est dure car dure est la chute pour qui attend de ce gouvernement socialiste des lendemains qui chantent : avaler tous les jours des couleuvres permet d'écrire le discours de Cancún, certes, mais il faut bien répondre aux commandes et

écrire « *pour honorer les mânes d'un certain Jean Monnet, un homme d'affaire franco-américain panthéonisé pour services rendus au marché libre et non faussé* » (p. 99). Les délices du doux commerce bruxellois n'ont jamais été la tasse de thé de ce militant. Trop c'est trop. Il lui faut alors sortir par la grande porte c'est-à-dire entrer au Conseil d'État comme maître des Requêtes, pas pour longtemps d'ailleurs car Debray aura le courage de démissionner, une attitude pas si fréquente parmi les hauts fonctionnaires même les plus rebelles. Le nègre était pourtant talentueux, dont l'arme véritable est la plume sergent-major.

Les formules claquent, le style est vif, les raccourcis sont ciselés, le lecteur jubile en imaginant l'auteur tailler et retailler ses phrases pour trouver les condensations qui vont faire mouche. J'en ai relevé quelques-unes :

« *On ne se fait plus lire si on ne se fait plus voir, et on ne parle plus que de ce qui s'exhibe* » (p. 143) ou « *L'Avenir, Viagra des meneurs d'hommes* » (p. 145) « *J'aperçois le grand Charles in vivo à la télé, j'épluche devant mon poste un oignon au salon* » (p. 39) ou alors « *Victime de l'empreinte carbone et des déchets nucléaires incasables, Prométhée a mal au foie et s'esbigne un peu penaud. Gaïa requinquée revient en force.* » (p. 138)

Là évidemment, l'auteur demande au lecteur un peu de culture, de celle qui a disparu remarque Debray puisque l'on peut être reçu aujourd'hui au concours de secrétaire des affaires étrangères en ignorant qui est Talleyrand, cette merde dans un bas de soie au dire de Napoléon. J'en cite une dernière qui renvoie à la parabole du Christ mettant en cause les Pharisiens, des aveugles guidés par un aveugle tels ceux peints par Breughel. Debray n'épargne pas ceux qui se risquent à faire l'histoire du futur.

Sous l'angle artistique, la prospective est un coupe-jarret. Nous avons un rapport intellectuel à l'avenir du genre humain et un rapport affectif à notre passé. D'où la précarité des « *projets de société* » dont la date de péremption est à peu près celle du yoghourt. (p. 141)

Alors, Régis Debray, le premier à reconnaître son rapport affectif au passé, serait-il à ranger au rayon des néo-conservateurs, un écrivain qui se morfondrait dans la nostalgie, à mettre dans le même sac que Finkielkraut ? Je ne le pense pas, « *c'est plus compliqué que ça !* », comme disent, la bouche en cul de poule, les conférenciers après avoir écouté l'intervention de leur confrère ; si, vu de loin, il y a des points communs qui le relie à ce philosophe, vu de près il en va tout autrement. Rien à voir avec le « *c'était mieux avant* » même si, à la recherche de son TNP de jeunesse, il prend la mouche quand il constate que « *le distillé poétique* » des années Vilar se retrouve « *en écoulements d'humeurs organiques* ». Mais, comme il l'écrit lui-même dans *Sur le pont d'Avignon*, la mémoire du vieux con n'a pas craqué, elle s'est simplement recousue. Régis Debray (2005) reste encore un écorché vif, un écrivain toujours prêt à dégainer. Son combat aujourd'hui pour mettre de l'ordre dans le débat confus sur la laïcité témoigne de sa pugnacité. Mais cette pugnacité ne porte pas seulement sur le sens d'une laïcité mal comprise : dans sa ligne de mire, il y a l'État qui devient de plus en plus maternel, qui se soucie de ses citoyens, qui *takes care* comme disent les Américains, lesquels ne font toujours pas partie de ses amis. Debray déplore que l'on soit passé « *sous la coupe des gentils* » (p. 79), comprendre ceux qui cherchent en permanence à recoudre le social. Dans son aversion pour un État *Big Mother* où un ministre de la République se déclare être la ministre des mamans, Debray rejoint Michel Schneider, un autre haut fonctionnaire solitaire qui dénonça la bouillie mentale du « *tout se vaut* » lorsqu'un Préfet assassiné en Corse est assimilé à n'importe quel citoyen assassiné dans une rue. Debray se sent aussi mal à l'aise face aux écologistes



George Washington
traversant le Delaware

qui voulaient supprimer la cérémonie du 14 juillet, journée jugée intolérable par sa violence à montrer les armes aux citoyens. Alors, adieu aux armes ? Plutôt faire l'amour que la guerre selon le mot d'ordre tout droit sorti des événements de 1968, qualifiés par haussement d'épaule comme de « *barricades pour rire* » (p. 59), lui qui a senti l'odeur de la poudre et des balles dans la jungle bolivienne ? Un autre énervement est celui de la montée en scène des « *droits-de-l'homnistes* », des ONG et du droit d'ingérence, invention de Bernard Kouchner, lequel reçoit son paquet d'humour acide « *le French doctor s'en ira bravement faire le paon sous l'objectif des caméras* » (p. 75).

La conclusion du livre relève pourtant d'un fatalisme joyeux même si l'écrivain sait que le déambulateur l'attend. Le militant redoute non pas de mourir sous les balles mais de mourir avec des tuyaux dans le nez. Le lecteur pressent qu'il a hâte de tourner la page, que cette période n'est plus la sienne. « *La flèche est chrétienne, le cycle est païen, et le retour éternel devient l'art de tourner en rond* » (p. 134). Habitué des hauts plafonds des palais de la République qui permettent les hauteurs de vue, Debray se résout à se contenter « *d'un management bas de plafond* » où la guerre devient une « *opex* », simple opération extérieure à coup de drones et de cartes sans territoires. Il se demande finalement si le fait qu'il n'y ait plus la grande bonne nouvelle à espérer est si grave que ça. Il opère en fin de livre un retournement surprenant : et si c'était une bonne nouvelle de ne pas voir arriver le navire du haut bord tant espéré par Jenny la serveuse ? Mais un soir, un beau soir :

Grand branle-bas

*Les gens courent sur la rive,
Disant : Voyez qui arrive !
Et moi je sourirai pour la première fois
On dira : Voilà que tu souris, toi ?
Le navire du haut bord
Cent canons aux sabots
Bombardera le port !
Alors viendront à terre les matelots
Plus de cent, ils marqueront d'une croix de sang
Chaque maison, chaque porte
Et c'est devant moi qu'on apporte
Enchaînés, implorants, mutilés et saigneux
Vos pareils, tous vos pareils, beaux messieurs !
Vos pareils, tous vos pareils, beaux messieurs !
Alors paraîtra celui que j'attends, il me dira :
Qui veux-tu de tous ces gens que je tue ?
Et moi je répondrai doucement :
Tue-les tous ! Chaque tête qui tombera
Je battrai des mains, hop là !
Et le navire du haut bord
Loin de la ville où tout sera mort
M'emportera vers la vie !*

Faut-il alors en finir avec cette fiancée du pirate qui réclame un bain de sang et se contenter d'écouter tranquillement la musique de Kurt Weil sans essayer de comprendre le sens des paroles de Brecht ? Debray semble le penser et conseille

sagement au lecteur de ne plus attendre le grand soir : il nous dit de ne plus espérer mais de ne plus espérer *avec* « gaieté », ce qui vaut mieux qu'espérer sans gaieté et avec la haine en plus. Il avoue qu'il a vécu et qu'il est temps pour lui d'accepter d'écouter le tic-tac de son horloge et de passer à autre chose c'est-à-dire voir et sentir : « *songeons au parfum de nard et de lys entre les ronces que l'attente du Jour J nous a empêché de cueillir* » (p. 144) ou encore « *cessant de faire antichambre, on découvre le jaune des jonquilles, le blanc cassé des troncs de hêtre, le vert chartreuse des euphorbes du jardin* » (p. 146).

Beau livre que cet ouvrage. Livre joyeux qui met en scène l'attente d'une mort, c'est le constat de qui découvre qu'il a été vieux trop jeune, de qui découvre trop tard qu'il aurait dû vivre une enfance qu'il n'a pas connue. À la veille de mourir, le grand géographe Vidal de la Blache déclarait que l'on devenait géographe à partir de soixante-dix ans car c'est l'âge à partir duquel : « *Il n y a rien de mieux ici-bas que les paysages, les instants et les femmes* » (p. 149). Régis Debray voudrait bien devenir ce géographe humain dont l'écolier regardait les cartes accrochées au tableau noir de Jules Ferry, mais il semble que cela soit trop tard : les gambettes font grève. Plus moyen de courir et les GR et la gueuse. Les Guides Bleus sont bien là, avec les cartes Michelin, mais « *le cul de plomb aussi* » (p. 149).

Je termine par la question qui réveille en pleine nuit ce septuagénaire toujours prêt à continuer le combat : « *Pourquoi n'ai-je pas fait ce que j'avais envie de faire ? Comment ai-je pu rater mon coup à ce point ?* » (p. 149). Sa réponse est sans détour « *pour avoir marché à la majuscule, comme l'âne à la carotte* » (p. 150). S'il n'est pas le seul septuagénaire à se réveiller en pleine nuit pour tenter de répondre à cette question, alors sa micro-histoire est d'intérêt public ■

Références

- Devray Régis (2005) *Sur le pont d'Avignon*, Paris, Flammarion.
- Debray Régis (2015) *Madame H.*, Paris, Gallimard.
- Gide André (1978/1897) *Les nourritures terrestres*, Paris, Folio.
- Kraus Karl (1990 trad franç.) *Cette grande époque, précédé d'un essai de Walter Benjamin*, Paris, Rivage poche.
- Schneider Michel (2002) *Big Mother : psychopathologie de la vie politique*, Paris, Odile Jacob.
- Vidal de La Blache Paul (1894) *Atlas général Vidal-Lablache, Histoire et Géographie*, Paris, Armand Colin.